

ce sont les honnêtes gens qui finissent, presque toujours, par l'emporter !

HENRI MAZEL.

CONTROVERSES

La musique et le phonographe. — Mon article sur *la Musique et le Phonographe* (*Mercure* du 1^{er} Octobre 1934) a soulevé des colères chez les amateurs de disques (1). Rien d'étonnant : cette étude contenait de quoi éveiller diverses susceptibilités inspirées par des motifs d'ordre commercial, technique, professionnel, artistique.

J'ai donc été pris à partie par MM. Bernard de Vaux (*Radio-Magazine* des 7 et 14 octobre) et Dominique Sordet (*Candida* du 18 octobre). Ce dernier a même attaqué le *Mercure* qui, selon lui, n'aurait pas dû publier « ce mauvais travail ». A en croire ces messieurs, je ne connais pas un mot des choses dont je parle.

Si j'étais de leur avis, ils m'estimeraient suffisamment documenté.

Ne suivons pas ces excellents confrères dans la voie de la polémique (2). Sur divers points, ils ont déjà déplacé la question et négligé de s'entendre sur les définitions. N'aggravons pas le mal et rappelons les problèmes qui se posent : l'utilité du phonographe, la sorte de plaisir qu'il procure, sa valeur artistique.

Le phonographe est utile. Beaucoup de gens en vivent. L'industrie phonographique constitue une branche intéressante de l'activité française, une industrie en plein essor et en grands progrès, qu'il est coupable de dédaigner. Parfait ! Seulement j'ai moins parlé du phono en soi que des rapports du phono et de la musique. Si j'avais écrit « Les distilleries et l'hygiène » et qu'on m'objectât l'utilité financière et économique des fabriques de spiritueux, leurs récents progrès...

(1) En revanche, les musiciens, artistes, chefs d'orchestre, dont j'ai pris la défense, ne m'ont adressé aucun remerciement, aucun billet de faveur ! C'est bien ma veine !

(2) Dans sa « Causerie phonographique » du 8 novembre 1934 (Station d'Etat de radiodiffusion coloniale), M. Gabriel Timmory s'est montré, lui, adversaire mesuré et courtois.

« La prostitution et la morale », et qu'on invoquât le savoir-faire des courtisanes !...

M. Sordet allègue que le phonographe constitue un puissant réconfort pour les malheureux « allongés », dans les sanatoria. D'accord ! Malades, vieillards qui hésitent à sortir le soir, habitants de petites villes pauvres en distractions intellectuelles et artistiques, bref, *tous ceux qui ne peuvent pas faire autrement*, trouvent dans le phono une certaine somme de plaisir, voire une certaine espèce de beauté, *à défaut d'une autre*. D'accord !

A une époque où les concerts de musique de chambre sont rares, le discophile peut entendre des trios, quatuors, quintettes, dont le mélomane, même parisien, doit aujourd'hui se priver. D'accord !

Le mélomane doit attendre que sa musique préférée figure à un programme de concert. Le discophile peut l'entendre incessamment, et à l'instant précis où il se sent dans l'état optimum de réceptivité. Bien. Mais le désir n'accroît-il pas les délices de la possession, diminuées au contraire par la trop grande facilité ? Le disque est toujours à notre disposition, oui, oui, comme la maison close pour le client pressé qui n'a pas le temps d'attendre l'amour !

Le discophile entendra économiquement, dit M. de Vaux, Kreisler et Horowitz dont les concerts sont hors de prix. D'accord ! Pareillement, *à défaut* de voyages et de vision directe des originaux, des éditions d'art et le cinéma mettront sous mes yeux des images (splendides peut-être) de monuments, de paysages, de tableaux.

Succédanés, images, reproduction ! M. de Vaux affirme que « de tous les moyens de reproduction, c'est encore le cinéma qui serre la réalité de plus près ». Serrer la réalité n'est pas l'atteindre (3).

(3) D'autant que *tout* n'est pas également phonogénique, non plus que photogénique. Le *trait*, le *rythme* ? Oui. La *couleur* ? Non. On photographiera passablement, en blanc et noir, un tableau dont la principale qualité est le dessin ; on ne donnera pas la moindre idée des Turner de la Tate Gallery. On « phonographiera » plus aisément, en principe, le finale de la *Symphonie montagnarde* de d'Indy que la *Mer* de Debussy. Au concert seulement, sous une bonne direction, on aura, de l'une et de l'autre œuvre, une exécution adéquate. J'y reviendrai plus loin.

Me voilà proche de l'entente complète avec M. de Vaux.

Ce plaisir phonographique est essentiellement subjectif, déclare M. de Vaux (comme tout plaisir). Il l'éprouve. Je ne l'éprouve pas. N'insistons pas. M. Timmory dit : « Il arrive quotidiennement qu'on manifeste à l'audition publique d'un disque, à la projection d'un film ». On peut-être, moi non ! En tout cas, pas comme devant la réalité. Quand une personnalité politique paraît sur l'écran des « Actualités », l'applaudissement solitaire ou les sifflets clairsemés qui, dans le silence de la salle obscure, retentissent parfois, semblent un peu ridicules, s'adressant à une silhouette, et n'ont rien de commun avec les manifestations qui accueilleraient les personnages et les spectacles réels.

Mais peut-être pourrait-on épiloguer sur la hiérarchie des plaisirs.

Quelle belle chose — et multiforme — que le plaisir musical ! Quelle diversité de suggestions, quelle richesse de possibilités ! Selon ses goûts et ses capacités, on aimera la musique pure, dégagée de tout accessoire visuel, voire la lecture, en silence, d'une partition d'orchestre ; au concert, les uns veulent *voir* l'artiste ; pour d'autres *visuels* le plaisir n'est complet que si l'on suit sur la partition ; à l'inverse, certains ferment les yeux et veulent ignorer qu'il existe des notes, des instruments, des musiciens. Tels amateurs de sons écoutent n'importe quelle musique, de nulle valeur, mal exécutée, plutôt que de ne rien entendre. En revanche, pour d'autres, mieux vaut ne rien entendre que d'écouter de la mauvaise musique, ou de la bonne musique mal rendue.

Admettons que les *bons* amateurs de phono se rangent parmi les fervents de musique pure, abstraction faite des aspects complémentaires (visuels, typographiques, sociaux et moteurs) de la musique. N'arrivent-ils pas à se tromper sur la valeur de leur plaisir, à prendre pour une *fin* le phonographe qui n'est qu'un *moyen* ?

Je le redoute, car M. Sordet écrit : « Le phonographe, pour qui sait s'en servir, est un *incomparable* excitant de la sensibilité et de l'intelligence, une source vive d'enchantements raffinés ».

Incomparable! Si M. Sordet compare un bon enregistrement de *Siegfried-Idylle*, par la Philharmonie de Berlin, j'imagine, avec l'exécution réelle du même morceau par un orchestre de sous-préfecture... soit !... Au fait, ce qui est *incomparable*, serait-ce point l'exécution réelle par la Philharmonie de Berlin ?

L'homme est affligé d'une naturelle tendance à prendre le moyen pour la fin. En auto, combien songent à gratter une Vivastella ou une 301, plutôt qu'à regarder le paysage ? S'ils lancent un coup d'œil autour d'eux, une brève exclamation :

— Quelles belles fleurs ! On dirait des fleurs artificielles !

— Quel splendide coucher de soleil. C'est beau comme un décor de théâtre (4).

Que le remplaçant ne devienne pas l'usurpateur ! Industrie d'art : industrie néanmoins. Laissons chacun à sa place ! Notre époque est férue d'art industriel et décoratif. Parfait ! Il en faut ! Néanmoins, à l'occasion de l'Exposition de 1925, Vincent d'Indy rappelait : « Le plus joli des papiers peints ne vaudra jamais la *Ronde de nuit* ». Si la photographie eût existé au XVIII^e siècle, nous posséderions sur cette période de l'histoire des milliers de documents, et des portraits qui nous manquent. Très bien ! A la condition, *pour l'amateur d'art*, que *pas un* des personnages qui se sont fait peindre par La Tour, Reynolds, Gainsborough, Nattier, Fragonard, n'ait renoncé à son portrait pour se faire photographier. Parfait, si, *outre* les œuvres d'art originales, et non *au lieu de* ces œuvres, nous possédions des photos !

Le discophile, tout de même que certains mélomanes, renonce aux éléments visuels du plaisir musical. Bon ! Il renonce aussi à divers éléments sociaux et moteurs. *Musique*, art social. L'émotion musicale s'accroît de la communication directe et vivante de l'auditoire avec l'artiste. Un frémissement, un fluide, passe de la scène dans la salle, et inversement. Jouer devant un public à peu près compréhensif et sympathisant, j'imagine que ce doit être autre chose que de se

(4) Les musiciens ne restent point exempts de ce petit travers : « Ce trio n'a aucune valeur, me déclara un jour un violoniste ; mais (avec un air extasié)... il est si bien écrit pour les instruments !!! »

trouver devant un micro (5). Autre chose donc, aussi, pour l'auditeur.

Le plaisir musical comporte encore des éléments moteurs. Reproduction pour reproduction, j'aime mieux jouer à quatre mains, avec un bon partenaire, une symphonie de Beethoven que l'entendre s'exhaler d'un phono. Imparfaite, certes, notre exécution est une manière de modeste et fervente collaboration. Nous vivons l'œuvre, parce qu'elle met en jeu nos muscles, notre activité propre. Nous ne restons point passifs comme devant un disque. Celui-ci nous donne les timbres et les harmoniques, soit, mais nous prive de toute participation au mouvement dont la musique est parfois l'image (6). Que dis-je? Ces timbres et ces harmoniques, voici que je les entends! J'ai écouté bien souvent cette symphonie à l'orchestre; ce que j'entends, par delà les notes qui naissent sous mes doigts, ce sont celles de l'exécution réelle chantant dans ma mémoire!

A sa place et à son rang, donc, la « valeur artistique » du phonographe ! A son rang *d'auxiliaire*. Ainsi seulement sera plausiblement exaucé le vœu de M. Gabriel Timmory « qu'on s'efforce de tirer de cette invention admirable un meilleur parti. »

ANDRÉ MOUFFLET.

(5) Avantages mitigés. Au concert, le public peut se révéler ignare, les voisins désagréables et sans-gêne, exaspérants par leur inattention ou par leur désir trop manifeste de partir avant la fin; l'artiste trop adulé sombrera dans le cabotinage, etc...

(6) C'est un non-sens, en quelque sorte, que d'écouter, immobile, une musique qui donnerait envie de marcher. Reconnaissons que, même au concert, l'idéal de la compréhension immédiate et totale ne se réalise pas entièrement. Là encore « on serre la réalité », *sinon du point de vue musical, au moins du point de vue psychologique.*

Si le public d'une salle de concert sentait tout ce que le compositeur a senti, et traduit, dans sa symphonie, il sangloterait à l'andante, au scherzo il danserait. Au cours des scènes d'amour et de séduction, la partie mâle de l'assistance se précipiterait sur la partie femelle, et réciproquement, avec les marques de la passion la plus vive et des transports les plus impétueux... Personne ne bouge!... Inertie ou refoulement de la part du public? Incapacité de l'auteur? Qu'importe? Si, pendant l'audition d'une symphonie dont la composition demanda deux ans et dont l'exécution dure une demi-heure, le public se mettait à éprouver, en trente minutes, la somme quantitative et qualitative des sentiments qui, pour l'auteur, s'échelonnèrent sur vingt-quatre mois, il deviendrait fou. L'impossibilité de la compréhension immédiate et totale de l'œuvre d'art constitue sans doute un bienfait social.